

Chapitre VII

VENEZ À MOI, VOUS TOUS QUI PEINEZ

1. Reprise introductive

« **Je poursuis ma course pour tâcher de saisir, ayant été saisi (empoigné totalement) moi-même par le Christ Jésus** » (cf. Ph 3, 12). Cette expression de saint Paul, « empoigné totalement », doit être comprise dans la lumière du mystère de l'Incarnation rédemptrice. Elle ne correspond pas seulement à l'expérience personnelle de saint Paul (cf. Ac 9, 3-4), elle dit quelque chose du mystère du Christ comme l'Époux divin, Celui qui a pris chair de notre chair pour pouvoir s'unir à nous, nous « empoigner ». Et il est capable de nous empoigner « totalement » parce qu'il a assumé entièrement notre humanité, dans toutes ses dimensions. Autrement dit, de même que l'union conjugale est une union de tout l'être, de même le Christ, dans son amour à l'égard de chacune de nos personnes, peut nous saisir, nous toucher, nous pénétrer totalement, y compris donc dans notre corps. Il y a un élan, une force, comme une certaine « violence », celle de l'aigle qui fond sur sa proie. Mais, entendons-le bien, cette première expérience de l'Amour comme amour sponsal n'est que **le commencement du chemin mystique** qui doit nous conduire à une « vie cachée en Dieu avec le Christ ».

Ici, nous comprenons mieux qu'il peut y avoir au début des premières grâces d'union « mystique » très fortes, très sensibles mais qui ne sont, en réalité, qu'une première étape¹. L'état d'union mystique – qui est le terme de la vie chrétienne sur cette terre – signifie un état à l'intérieur duquel, d'une manière permanente (mais non toujours sentie), l'âme vit de la vie éternelle : animée par l'Esprit d'Amour, elle connaît le Père et le Fils, elle les connaît dans leur échange d'amour, elle les voit d'une vision intérieure qui devient participation à cette circulation d'amour qui s'opère continuellement entre le Père et le Fils. Elle « possède et le Père et le Fils » (cf. 2 Jn 9) : « Notre communion, elle est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (cf.

¹ Le Père envoie son Fils pour nous chercher. Le Christ, obéissant à la volonté du Père, vient nous chercher, nous saisir avec l'ardeur d'un époux pour son épouse. Ayant touché, transpercé notre cœur par la puissance de son amour d'époux, il veut nous conduire au Père. Plus précisément, il veut nous introduire dans l'union d'amour, l'échange d'amour qui l'unit à son Père. Ayant été saisi par le Christ, il s'agit donc ensuite pour nous de suivre tout un long chemin avec lui, en nous laissant guider, conduire par lui. Il n'est **pas seulement l'Époux** pour nous, mais il est **aussi « le bon (beau) Pasteur »** (cf. Jn 10, 11) : les âmes qui lui appartiennent (qui se sont laissé saisir par lui) « écoutent sa voix » et elles « le suivent » : « Mes brebis écoutent ma voix, je les connais et elles me suivent ; je leur donne la vie éternelle » (cf. Jn 10, 27-28). Il est venu en effet « pour que l'on ait la vie et qu'on l'ait surabondamment » ; or la vie véritable, **la vie éternelle**, « **c'est de connaître le Père**, le seul véritable Dieu, **et celui qu'Il a envoyé, Jésus Christ** » (cf. Jn 17, 3).

1 Jn 1, 3). Ainsi se réalise la promesse du Christ : « **Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole** (il cheminera avec moi), **et mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui, et nous ferons** (une) **demeure chez lui** » (Jn 14, 23). Le Père et le Fils « demeurent en nous » quand ils sont connus de nous de cette connaissance mystique qui est participation à leur vie d'amour. Cela suppose que, sous la houlette du Christ, nous fassions **tout un long chemin de purification et d'ouverture** de notre cœur profond : comment pourrions-nous demeurer dans le sein du Père avec son Fils bien-aimé sans « nous convertir et devenir comme des petits enfants » (cf. Mt 18, 2) ? Dans sa première rencontre avec le Christ, l'âme reçoit tout gratuitement : elle jouit passivement d'un amour de feu qui la saisit, d'une présence intime qui la bouleverse. Elle doit ensuite répondre à l'appel et aux exigences de Celui qui l'a saisie, « courir vers le but » : « Suis-moi ! » (cf. Mt 9, 9), « sans défaillir en se décourageant » (cf. He 12, 3). C'est en répondant à cet appel qu'elle pourra apprendre à se laisser aimer comme un enfant par son vrai Père du ciel².

2. Un chemin de détachement et d'humilité

« Et il disait à tous : “**Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix chaque jour, et qu'il me suive**” »³ (cf. Lc 9, 23). Nous voudrions ici discerner ce qui dépend de nous, ce que le Christ attend de nous pour que nous puissions le suivre sur son chemin d'abandon. « Se renier soi-même », nous pouvons l'entendre au sens d'un renoncement à notre moi ou, plus précisément, aux convoitises de notre « moi ». Nous ne pouvons pas, en réalité, briser nous-mêmes notre « moi », mais nous pouvons néanmoins poser des actes de renoncement aux « convoitises de la chair » : « **Ceux qui appartiennent au Christ Jésus ont crucifié la chair** (disons ici le « moi ») **avec ses passions et ses convoitises** » (cf. Ga 5, 24). L'attachement aux convoitises ne saurait, en effet, être compatible avec l'amour du Père : « N'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse (la satisfaction insolente de la vie) – vient non pas du Père mais du « monde » (cf. 1 Jn 2, 15 16). Ces convoitises sont la conséquence directe de notre fermeture de cœur à l'Amour divin, l'expression concrète de la manière dont nous cherchons à nous nourrir, à nous remplir nous-

² Ici, nous prenons mieux conscience que l'on peut se laisser toucher par l'amour sponsal du Christ au début d'un chemin de conversion sans pour autant retrouver les dispositions du cœur d'enfant que Dieu attend de nous. L'abandon total, l'amour total, nous ne le vivons, en réalité, qu'en entrant dans la relation filiale du Christ avec son Père. Nous laisser aimer par notre Père du ciel comme des tout-petits, c'est cela le plus difficile. L'intimité que nous vivons alors avec Jésus sera bien plus profonde que dans le premier « saisissement » (même si moins sensible, moins « violente »). Elle sera de plus un état permanent, même s'il n'est pas toujours senti.

³ Nous avons vu la dernière fois que le chemin par lequel Jésus nous fait passer de ce monde au Père est essentiellement un chemin d'abandon. Il a lui-même frayé la voie « en obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix » (cf. Ph 2, 8). Notre abandon ne peut être que communion à l'abandon du Christ, d'étape en étape. Il nous porte tout au long du chemin comme le berger qui « met » la brebis perdue « sur ses épaules » (cf. Lc 15, 5), qui « panse celle qui est blessée » et « fortifie celle qui est malade » (cf. Éz 34, 16).

mêmes, faute de trouver « notre plénitude » dans l'Amour divin⁴. On ne peut à la fois les suivre et suivre le Christ dans son abandon (cf. Ga 5, 17).

« ... La tribulation qui nous est survenue en Asie nous a accablés à l'excès, au-delà de nos forces, à tel point que nous désespérions même de conserver la vie. Vraiment, nous avons porté en nous-mêmes notre arrêt de mort, **afin d'apprendre à ne pas mettre notre confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts** » (cf. 2 Co 1, 8-10). Comme nous avons commencé à le voir la dernière fois, la croix⁵ est le puissant moyen par lequel, d'une manière particulière, le Christ veut nous entraîner à sa suite dans un chemin d'abandon, c'est-à-dire aussi de confiance. Notre foi en notre Père céleste a besoin d'être « éprouvée » (cf. 1 P 1, 7) pour parvenir à sa « perfection »⁶ (cf. He 12, 2). En vérité, nous avons besoin d'apprendre, au travers des « tribulations », « à ne pas mettre notre confiance en nous-mêmes » pour pouvoir mettre vraiment toute notre confiance en Dieu. En effet, ce qui nous gêne le plus dans notre chemin d'abandon, c'est cet **imperceptible appui** que nous avons en nous-mêmes, le plus souvent à notre insu, imperceptible appui qui, en son fond, rejoint notre complaisance en nous-mêmes. Nous résistons à nous recevoir tout entiers de Dieu, à dépendre totalement de lui. Nous préférons quelque part compter sur nous, sur nos propres forces, même si nous faisons profession de compter sur Dieu. Les épreuves sont là pour **briser notre « moi »**, notre secrète prétention à pouvoir « faire de grandes choses », « être quelqu'un » par nous-mêmes, nous glorifier. Autrement dit, les épreuves nous permettent de **prendre la mesure de notre impuissance**, elles sont nécessaires pour que nous puissions avancer de degré d'abandon en degré d'abandon⁷, en suivant un chemin d'humilité. Il apparaît ici clairement que la confiance en Dieu ne peut s'épanouir en nous que dans **l'humilité**.

⁴ Au sens où saint Paul dit : « Ne vous enivrez pas de vin (...); mais cherchez dans l'Esprit votre plénitude » (Ép 5, 18). Comprenons-le bien : ce qui est dangereux ici, ce ne sont pas nos fautes par la faiblesse de la chair, mais notre **attachement aux convoitises** qui sont à l'origine de ces fautes.

⁵ **La croix, c'est essentiellement l'épreuve**, tout ce qui contredit notre volonté propre, nos projets humains. C'est la contradiction, la route barrée d'une manière incompréhensible. Il ne faut pas identifier trop facilement à la souffrance, et encore moins à la tristesse, le fait d'être malheureux. Jésus ne veut pas que nous soyons « malheureux » (en nous laissant aller au découragement). Il y a une « tristesse selon le monde » qui est à mille lieux de la croix du Christ comme le montre saint Paul : « La tristesse selon Dieu produit en effet un repentir salutaire qu'on ne regrette pas ; **la tristesse du monde, elle, produit la mort** » (2 Co 7, 10).

⁶ Notre foi-confiance est alors participation à la foi-confiance du Christ qui, à l'heure de sa passion, offrit « des implorations et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort » et qui fut « exaucé en raison de sa piété (à cause de sa soumission) » (cf. He 5, 7). C'est par elle que nous « sauverons nos âmes » (cf. Lc 21, 19) puisque, « bien éprouvée, notre foi produit la constance » (cf. Jc 1, 3) et que « nous avons besoin de constance pour que, après avoir accompli la volonté de Dieu, nous bénéficions de la promesse » (cf. He 10, 36).

⁷ Comme l'avait bien senti la petite Thérèse dans cette épreuve que fut pour elle le retard de son entrée au Carmel : « Je veux bien croire que je dus paraître déraisonnable en n'acceptant pas joyeusement mes trois mois d'exil, mais je crois aussi que, sans le paraître, **cette épreuve** fut très grande et **me fit beaucoup grandir dans l'abandon** et dans les autres vertus » (Ms C, 68r^o).

3. De la crispation au soulagement

« **Tout ce qui t'advient, accepte-le** et, dans les vicissitudes de ta pauvre condition (les revers de ton humiliation), montre-toi patient, car l'or est éprouvé dans le feu et les élus dans la fournaise (au creuset) de l'humiliation. **Mets en Dieu ta confiance et il te viendra en aide**, suis droit ton chemin et espère en lui » (Si 2, 4-6). Si dans nos épreuves, nous nous efforçons d'avancer sur le chemin de l'acceptation à la suite du Christ, si nous savons profiter de l'expérience de notre misère pour mettre davantage notre confiance en Dieu seul, en sa miséricorde infinie, nous savons que le Christ est là qui nous précède et nous porte avec « la puissance de sa résurrection »⁸ (cf. Ph 3, 10). « Certes, il (le Christ) a été crucifié en raison de sa faiblesse, mais il est vivant par la puissance de Dieu. Et nous aussi, **nous sommes faibles en lui**, bien sûr, mais **nous vivrons avec lui**, par la puissance de Dieu »⁹ (cf. 2 Co 13, 4). Cherchant ainsi « d'abord le Royaume de Dieu », le reste nous sera « donné par surcroît » (cf. Mt 6, 33). Dieu, en effet, « **fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment** » (cf. Rm 8, 28). Nos épreuves se transforment en victoire (cf. Ap 12, 11), nos humiliations en élévations (cf. Lc 18, 14), notre tristesse en joie (cf. Jn 16, 20), nos « morts » en résurrection (cf. 2 Co 4, 16), selon la mesure de notre abandon, de notre foi « en celui qui ressuscita d'entre les morts Jésus notre Seigneur » (cf. Rm 4, 24). Celui qui sait suivre Jésus dans son chemin d'abandon en toute circonstance est l'homme le plus sage¹⁰ et le plus fort « car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce

⁸ « **Ne crains pas, je suis** le Premier et le Dernier, le **Vivant** ; je fus mort et me voici vivant pour les siècles des siècles, détenant les clefs de la Mort et de l'Hadès » (cf. Ap 1, 17-18). **Celui qui détient les clefs de l'abandon détient aussi les clefs de la Mort** et de l'Hadès parce que, par son abandon dans sa faiblesse, il laisse toute la place à celui qui « est capable même de ressusciter les morts » (cf. He 11, 19).

⁹ Comme l'enseigne Jean-Paul II : « Ceux qui communient aux souffrances du Christ ont devant les yeux le mystère pascal de la Croix et de la Résurrection, dans lequel le Christ descend, dans une première phase, jusqu'aux extrêmes limites de la faiblesse et de l'impuissance humaines : il meurt cloué sur la Croix. Mais en même temps dans cette *faiblesse* s'accomplit son *élévation*, confirmée par la force de la Résurrection, cela signifie que **les faiblesses de toutes les souffrances humaines peuvent être pénétrées de la puissance de Dieu** qui s'est manifestée dans la Croix du Christ. Selon cette conception, *souffrir* signifie devenir particulièrement *réceptif*, particulièrement *ouvert à l'action des forces salvifiques de Dieu* offertes à l'humanité dans le Christ. En lui, Dieu a confirmé qu'il veut agir spécialement au moyen de cette souffrance que sont en eux-mêmes la faiblesse et le dépouillement de l'homme, et que c'est précisément dans cette faiblesse et dans ce dépouillement qu'il veut manifester sa puissance » (Lettre apostolique sur *Le sens chrétien de la souffrance*, n° 23).

¹⁰ Laissons parler ici saint Louis-Marie Grignon de Montfort avec sa simplicité évangélique : « Amis de la Croix, écoliers d'un Dieu crucifié, le mystère de la Croix est un mystère inconnu des Gentils, rejeté des Juifs et méprisé des hérétiques et des mauvais catholiques ; mais c'est le grand mystère que vous devez apprendre en pratique dans l'école de Jésus Christ (...). Rendez-vous habiles en cette science suréminente, sous un si grand maître, et vous aurez toutes les autres sciences, puisqu'elle les renferme toutes éminemment. C'est notre philosophie naturelle et surnaturelle, notre théologie divine et mystérieuse, et **notre pierre philosophale qui change, par la patience, les métaux les plus grossiers en précieux, les douleurs les plus aiguës en délices, les pauvretés en richesses, les humiliations les plus profondes en gloire**. Celui parmi vous qui sait mieux porter sa croix, quand il ne saurait d'ailleurs ni A ni B, est le plus savant de tous. Écoutez le grand saint Paul qui, à son retour du troisième ciel où il apprit les mystères cachés aux Anges mêmes, s'écrie qu'il ne sait et ne veut savoir que Jésus Christ crucifié. Réjouissez-vous, pauvre idiot, pauvre femme sans esprit et sans

qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (cf. 1 Co 1, 25). Laissant « la puissance divine se déployer dans sa faiblesse » (cf. 2 Co 12, 9), il peut dire comme saint Paul : « Je sais être dans l'indigence comme je sais être dans l'abondance. En tout et de toute manière, j'ai été initié à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans le besoin. **Je puis tout en Celui qui me rend fort** » (cf. Ph 4, 12-13). Il sait profiter de tout, du bien comme du mal pour avancer sur un chemin d'amour¹¹ et laisser l'Amour divin être victorieux en lui.

« Ne vous inquiétez donc pas du lendemain : demain s'inquiétera de lui-même. **À chaque jour suffit sa peine** » (Mt 6, 33-34). Dieu ne veut pas que nous rajoutions de la peine à nos peines. « Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, pour qu'il vous élève au bon moment ; de toute votre inquiétude, déchargez-vous sur lui car il a soin de vous » (cf. 1 P 5, 6-7). En même temps que nous faisons l'expérience de notre faiblesse dans les épreuves, nous sommes appelés à vivre concrètement la confiance, en nous « déchargeant de notre inquiétude sur Dieu » ; du moment que nous demeurons dans sa main, nous n'avons rien à craindre¹² : « Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. Il me mène vers les eaux du repos et me fait revivre (...). Si je traverse les ravins de la mort (si je vais au val d'Ombremort), **je ne crains aucun mal**, car tu es avec moi : ta houlette et ton bâton me rassurent (réconfortent) » (cf. Ps 22, 1-4). Il nous faut apprendre à traverser les épreuves avec le Christ au lieu de nous bloquer sur les choses, de nous fixer dessus par notre non-acceptation et notre inquiétude. Si nous lâchons prise au lieu d'enkyster les choses, si « nous nous déchargeons de notre inquiétude » en posant des actes d'abandon à la suite du Christ, nous verrons que la souffrance que l'épreuve provoque **s'atténuera**. Accepter, laisser glisser en « fixant nos yeux sur le chef de notre foi » (cf. He 12, 2). On souffre d'autant plus qu'on se polarise sur la chose, faute de cette détente que provoque l'abandon. Ne « buttons » pas sur les choses (cf. Jn 11, 10), mais laissons, dans l'abandon, la lumière de la Résurrection se lever sur elles. « **Venez à moi**, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, **et moi je vous soulagerai**. Chargez-vous de mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes » (cf. Mt 1, 28-29).

science : si vous savez souffrir joyeusement, vous en saurez plus qu'un docteur de la Sorbonne, qui ne sait pas si bien souffrir que vous » (*Lettre circulaire aux amis de la Croix*, n° 26).

¹¹ De cet amour qui « croit tout, espère tout, supporte tout » (cf. 1 Co 13, 7).

¹² « Dieu est mon Père, mon Frère et mon unique Ami, et du moment que je suis son enfant, sa sœur, sa servante, rien, absolument rien ne m'arrivera, je n'aurai rien à souffrir, rien à subir, rien à endurer sans qu'en Père très Bon, Il ne l'ait permis et préparé à l'avance » (Marthe Robin).